

Hommage à Dom Gérard

Au soir de cette vie, combien d'hommes, embrassant d'un seul regard l'ensemble de leurs réalisations, sont sans doute saisis par le vertige de l'inutilité de leurs œuvres ? Dom Gérard aura, quant à lui, tracé un sillon durable, non tant en raison de la solidité des murs de pierres qu'il a édifiés que de l'insertion de l'éternel dans le temporel, qui restait sa visée profonde.

Dom Gérard, c'était d'abord un souffle. La vie intérieure peut devenir si facilement étriquée, rabougrie, chagrine, à force d'introspection. Le fondateur du monastère Sainte-Madeleine a dilaté la spiritualité par la primauté de la contemplation et la dimension théocentrique qu'il lui a conférées. On l'a présenté comme un « moine soldat » - ce qu'il était sans doute ; il n'avait rien en tout cas de l'« ancien combattant » desséché par l'âpreté des batailles. Une flamme juvénile et impétueuse resta jusqu'à la fin allumée dans son regard. Dom Gérard était en contact vivifiant avec la source : la Parole de Dieu à travers la *lectio divina*, la tradition patristique, la Règle de saint Benoît. Dom Gérard était évidemment un esthète, conscient que le Beau a partie liée avec Dieu. Au Barroux, les volutes d'encens, de cire et de lavande, la mélodie du chant grégorien, la polychromie de la pierre se rejoignaient en synesthésie et prenaient l'hôte de passage « par le corps » pour l'élever ensuite à la transcendance de Dieu : homme de l'enracinement et de l'incarnation, Dom Gérard était un adversaire résolu de toute forme de manichéisme et de gnose. Il rêvait de faire de l'existence tout entière une liturgie : des gestes posés avec onction et répétés avec solennité pour signaler que, même dans les choses les plus humbles, on est dépassé par ce qu'on fait. Comment, dès lors, aurait-il pu admettre que la sainte liturgie fût réduite à l'arbitraire du célébrant ? Sa plume exceptionnelle révèle le poète. Ce souffle-là relevait de l'inspiration, dans l'acception la plus sacrée du terme. Dom Gérard, à cet égard, était un « intuitif » : bien que sa pensée fût solidement structurée par le thomisme, il ne poussait jamais la déduction des principes jusqu'à l'absurde et l'esprit de système lui était complètement étranger.

Dom Gérard, c'était ensuite la bienveillance. D'une part, il croyait profondément que tout ce qui est bon est catholique (et non que seul ce qui est catholique est bon !) et que tout ce qui est vrai, par quiconque le dit, vient de l'Esprit-Saint. Il avait le sens de l'analogie qui unifie le réel sans l'uniformiser. D'autre part, peut-être en raison du culte qu'il vouait au Sacré Cœur, il avait une commisération pour les pécheurs. Sans doute trouve-t-on ici le ressort intime de son idéal de « chrétienté » : les structures chrétiennes au service de la foi des faibles (et non des querelles de prérogatives entre clercs et laïcs) ! Il avait le cœur du père de l'enfant prodigue : touché par l'ingratitude mais enclin au pardon. On pouvait avoir des divergences de vues avec Dom Gérard, cela finissait toujours en réconciliation. Ce religieux était profondément inapte aux procès d'intention, coteries et autres entreprises de délation et de dénigrement, en un mot à ce « zèle amer » que l'on prête souvent, et pas toujours injustement, aux catholiques dits « intransigeants ». Ce n'est pas le moindre paradoxe de ce « champion de la Tradition » que d'avoir, pour sa part, conjuré le péril de l'« intégrisme » !

Dom Gérard était enfin un homme d'Eglise. Le Père Abbé du Barroux avait le dessein de fonder un monastère en Alsace où, en dehors des trappistes vieillissants de l'Oelenberg, il n'y a pas de communauté masculine monastique. Grâce à des bienfaiteurs alsaciens, le projet était déjà avancé. Depuis Rome, le cardinal Ratzinger avait vivement encouragé Mgr Brand, archevêque de Strasbourg, à accueillir cet essaim monastique. Ayant rendu visite à l'abbaye du Barroux, le futur Benoît XVI assurait y avoir trouvé « un catholicisme joyeux, sans étroitesse de cœur et sans fanatisme [...] dans l'esprit du grand monachisme bénédictin à ses origines, un grand recueillement intérieur, uni à un travail manuel dans les champs et sur les chantiers, orienté en même temps au service de l'annonce de l'Évangile, qui rayonne tout particulièrement dans l'Opus Dei, qui est célébré avec grand amour ». Le cardinal Ratzinger était « sûr qu'un tel monastère serait un enrichissement pour l'Alsace » et les considérations qui suivaient témoignaient, de sa part, d'une profonde lucidité quant à la situation de l'Eglise locale ! Mgr Brand, qui arrivait au terme de son mandat, préféra surseoir et Mgr Doré, son successeur, donna une réponse négative à la demande de Dom Gérard. L'Archevêque de Strasbourg était bien entendu en droit

d'évaluer l'opportunité d'une telle fondation dans son diocèse et personne ne songeait à mettre en cause son autorité. Ce qui mit cependant un certain nombre de catholiques mal à l'aise fut le contexte dans lequel on justifia cette décision. Les *Dernières Nouvelles d'Alsace* rendirent compte d'un conseil du presbyterium où il n'y eut « pas une seule voix discordante pour contester la décision de Mgr Doré refusant l'implantation à Steige des moines traditionalistes mais au contraire des applaudissements » ; ce conformisme du clergé jusqu'à être unanime dans une question pourtant prudentielle (l'opportunité de fonder un monastère en pleine communion avec l'Eglise) laisse perplexe et je ne suis pas sûr qu'un tel consensus aurait été obtenu, dans ce même aréopage, en faveur d'un rappel solennel de certains principes de foi ou de mœurs ! Le même journal signala plus tard qu'au cours d'une rencontre avec la communauté juive, le Pr Lazare Landau « a[vait] salué la décision de Mgr Doré de refuser l'implantation des moines traditionalistes du Barroux à Steige ». Que les autorités diocésaines aient accepté sans ciller cette immixtion de la communauté israélite dans une affaire interne à l'Eglise catholique peut aussi gêner aux entournures cependant qu'elle met en exergue ce terrible acquiescement du clergé à l'amalgame et à la diffamation. Enfin, l'évêque de Strasbourg avait adopté l'étrange pédagogie de présenter, à de multiples occasions, sa ferme opposition à l'implantation des moines du Barroux corrélativement à son plein accord au projet de construction d'une grande mosquée à Strasbourg ! Bien des fidèles furent troublés. Des prêtres eurent « mal » à leur Eglise. Dom Gérard, qui avait naguère fondé Bédoin puis le Barroux sans l'accord de l'évêque d'Avignon, se soumit pourtant à l'évêque de Strasbourg : « Il vient un moment où il ne faut plus chercher à se justifier pour faire triompher son bon droit. Nous nous soumettons humblement à votre décision. » Car ce « rebelle obéissant » avait compris que la reconnaissance canonique ne relève pas seulement d'une posture tactique ou d'une « valeur ajoutée » mondaine, mais d'une insertion dans la matrice ecclésiale et qu'il en va, au fond, du salut des âmes.

Christian Gouyau, *Reconquête* 247-248 (avril-mai 2008)